

[Impressum]

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève**

Band (Jahr): **2 (1925)**

Heft 13

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>



L'ÉCRAN ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant tous les Jeudis à Lausanne et Genève

Directeur : L. FRANÇON, fondateur

ADMINISTRATION et RÉGIE DES ANNONCES : 11, Avenue de Beaulieu, 11, LAUSANNE — Téléph. 82.77
 ABONNEMENT : Suisse, 8 fr. par an ; 6 mois, 4 fr. 50 :: Etranger, 13 fr. :: Chèque postal N° II.1028
 RÉDACTION : L. FRANÇON, 22, Av. Bergières, LAUSANNE :: Téléphone 35.13

QVO VADIS



Quo Vadis, Domine ?

A l'aube du lendemain, deux sombres silhouettes s'avancèrent sur la voie appienne vers les plaines de la Campanie.

L'une d'elles était Nazaire, l'autre était Pierre qui abandonnait Rome et ses enfants que l'on martyrisait dans Rome.

A l'orient, le ciel revêtait déjà d'impalpables teintes viridines qui, peu à peu, s'ourlaient, très bas sur l'horizon, de safran toujours plus distinct.

L'argent des feuillages, le marbre des villas et les arches des aqueducs qui, par la plaine, s'acheminaient vers Rome, émergèrent lentement des ténèbres. Le ciel s'éclaircissait par degrés, s'imbibant à mesure d'or liquide. Puis l'orient se mit à rosir et éclairer les montagnes Albaines, qui apparurent merveilleuses et liliales, et comme formées de seules clartés. L'aurore se mirait aux gouttes de rosée, parmi le frisson des ramures. La brume se dissolvait, découvrant de proche en proche l'étendue de la plaine, clairsemée de maisons, de cimetières, de villages et de bouquets d'arbres où blanchissaient des colonnes de temples.

La route était déserte. Les campagnards qui portaient leurs légumes vers la Ville n'avaient point encore attelé leurs chariots. Sur le dallage de pierre, dont jusqu'aux montagnes était formée la voie, résonnait faiblement le bois des sandales des deux pèlerins.

Ensuite, le soleil émergea de dessous une croupe de montagnes, et un spectacle étrange vint frapper les yeux de l'apôtre. Il lui sembla que la sphère blasse, au lieu de s'élever dans les cieux, avait glissé du haut des monts et suivait le profil de la route.

Pierre s'arrêta et dit :
 — Tu vois cette clarté qui s'avance vers nous ?

— Je ne vois rien, dit Nazaire.
 Mais Pierre abrita ses yeux de sa main, et, après un moment :

— Un homme vient vers nous dans le royaume du soleil.

Pourtant le son des pas ne parvenait point à leurs oreilles. Alentour c'était le silence absolu.



Nazaire voyait seulement que dans le lointain les arbres frissonnaient, comme agités par une main invisible, et que sur la plaine s'épandait, toujours plus ample, la clarté.

Et il regarda l'apôtre avec surprise.
 — Rabbi ! qu'as-tu donc ? s'écria-t-il d'une voix anxieuse.

Des mains de Pierre, le bourdon avait glissé

sur le chemin ; ses yeux regardaient fixement devant lui ; sa bouche était entr'ouverte, et son visage reflétait la stupeur, la joie, le ravissement...
 Il se jeta à genoux, les mains tendues. Et de sa bouche jaillit :

— Christ ! Christ !
 Et il s'abattit, la tête contre terre, comme s'il eût baisé des pieds invisibles. Longtemps, le si-

lence régna. Puis la voix du vieillard s'éleva, brisée de sanglots.

— QUO VADIS, DOMINE ?

Et la réponse ne fut point entendue de Nazaire. Mais aux oreilles de l'apôtre une voix triste et douce qui disait :

— Puisque tu abandonnes mon peuple, je vais à Rome... pour qu'une fois encore on me crucifie.

L'apôtre restait étendu sur la route, le visage dans la poussière, sans un geste, sans un mot. Nazaire pensait déjà qu'il avait perdu connaissance, ou qu'il avait expiré. Mais lui se leva enfin, reprit dans ses mains tremblantes son bâton de pèlerin, et, sans parler, se retourna et fit face aux sept collines.

Le jeune garçon, alors, répéta comme un écho :

— QUO VADIS, DOMINE ?

— A Rome, dit doucement l'apôtre.

Et il revint vers Rome.
 Paul, Jean, Linus et tous les adeptes le reçurent avec surprise et anxiété. A son départ, les prétoriens avaient cerné la maison de Myriam, cherchant l'apôtre. Mais à toutes les questions des fidèles, Pierre répondait avec une joie paisible :

— Le Seigneur, je l'ai vu !

Et ce même soir, il se rendit au cimetière d'Ostrianum, afin d'enseigner la parole de Dieu et de baptiser ceux qui voulaient être baignés dans l'eau de la vie. Depuis lors, il y vint tous les jours, et des foules toujours plus nombreuses le suivaient. Il semblait que chaque larme de martyr fit naître de nouveaux fidèles, et que chaque gémissement dans l'arène se répercutait dans des milliers de poitrines. César nageait dans le sang ; Rome et tout l'univers païen déliraient. Mais ceux qui étaient las de crimes et de démenche, ceux que l'on foulaît aux pieds, ceux dont la vie était une vie d'infortune et d'immolation, — tous les opprimés, tous les affligés, tous les désespérés... venaient ouïr le conte surprenant de ce Dieu qui, par amour des hommes, s'était laissé crucifier, et avait racheté leurs péchés...

Et, retrouvant un Dieu qu'ils pouvaient aimer, ils retrouvaient ce que le monde n'avait pu leur donner jusqu'ici : le bonheur par l'amour.

Henryk Sienkiewicz.